

Mohamed Hmoudane

Houle de linceuls

et autres poèmes

Mohamed Hmoudane est né en 1968 à El Maâzize, village du Maroc. Il a fait paraître deux recueils à L'Harmattan.

Les poèmes que nous publions ici sont parmi ses plus récents. Tous, plus encore que les précédents, sont autant d'arrachements. À chaque fois, le souffle est coupé. À chaque page, il faut reprendre sa respiration.

C'est dans une situation difficile qu'écrit Mohamed Hmoudane. Elle est caractéristique des contraintes qui s'exercent – de plus en plus fréquentes, brutales, obtuses – sur une partie des gens vivant dans les mêmes villes, respirant le même air que nous. Il ne m'appartient pas d'en dire plus. Simplement, nous sommes quelques-uns à nous inquiéter et à attendre, de la part de Mohamed Hmoudane, un signe.

C. M.

De quel calame
languissant l'aiguissant ta main
creuse-t-elle
le noûn d'alliance sur la pierre

Ah ah
nacrée l'encre se désancre
la débordant l'arrachant
ta main

*

Bâtir
à coups d'encre
le silence

Dire
la mort

Nuit
tamisée de ta bouche

*

L'étoile
incendiée que tu baves
brillera-t-elle
parmi les grains de sang
lavés d'encre
sur les grèves du poème

*

Vagues
de draps
enseuleillées
d'éternité noire
se brisent
au chevet de la lune
à travers le verre rayé rayonnant
d'inexistences
de passage

*

Flux
dispersé
de silence
qui hennit
en toi-l'arche impossible
entre la cécité et le visage
mirage de ta parole tue
braises
que tu
cueilles
distillées
au linceul

*

Écoute

Écoute
hurler les morts
en toi
égoutte
le silence

*

Perles tombent
comme fendues
que tu les
serres
dans un fil
d'orient

*

Poèmes
élevés dans l'éclair
sur des instants
verticaux
de sable

CONTOURS

Blanc ébauche
saigne sacre
aux antres de la parole
instruite
de gestes lacérant

*

Où
taches d'ocre dominant l'encre
brisée d'adoration
et des anneaux de fer
aux rouilles stellaires éblouissent
à l'éclipse le long
des harmonies qui ascendent
les routes esclaves
et les lignées de guerre
de partout

*

Stridence
des bâtons ornés de versets qu'on bat
contre le sol pour que sourde le lait
des légendes pour qu'on irrigue les hauteurs
nocturnes aux contours du corps

*

Coulée
de lait hors des débattements du corps
en déroute sur les trajectoires orgasmiques
qu'il trace parmi les astres qui s'en déversent
et roulent vers les océans

*

Démons

s'agitent avec les torchons bleus et les nappes
d'azur derrière la brume traversant les cratères
des seins et les embruns des dunes qui avancent
se rabattant contre l'arbre abattu au milieu de la toison
d'herbes primitives

*

Poussée

haletante de sueur
et odeur cendrée de terre et des braises
qui convulsent sur le front de la mort
dans la forge

*

Frissons

dans la mêlée des lèvres de cristal percent
les os pendant que des sonates
archaïques ondoient le corps et les draps
encore vierges

*

Prières et plaintes des vierges en gèneflexion devant les tombes
tachées de henné
tandis que les vieilles frottent leurs sexes contre le calame sacré
trempé dans les voies lactées la boue les linceuls mouvant des
déluges

*

À l'orient
des voix éclatées qui balbutient des chimies de chiffres
et de logiques moïsiés
on sacrifie
en l'orientant vers les arcs-en-ciel et le son lancinant des pleurs
un veau d'or

*

La foudre
implorée fend les tablettes de lois
le verbe se désincarne avec les hégires
des occidents et les conquêtes des babylones
modernes aux échafaudages de peaux et d'os

*

Ô les immenses
dissidences ô les énormes
tortures
inassouvies ô guerres ô prostitutions
religieuses

*

les vagues des morts et des commencements
vibrent avec les cordes le souffle
balaye les inscriptions le corps
se restitue au blanc et s'y fond

N'ÊTRE AU MONDE

Ainsi

j'allume une fenêtre dans l'âme mais
je ne suis pas poète : je n'ai point connu la prison ni
le luxe du bannissement

je m'asperge d'alphabet exsangue
de désir
seulement je jouis avec le vide mais
je m'insurge : récemment, j'ai injurié un barman et j'ai maudit
l'amour

*

Je m'en enivre
comme une guerre
vagabonde et enragée
dans la gorge
comme un soulèvement poussiéreux
d'échardes devant
l'étendue livide
de mon visage

*

Je
me

tu
de tes mains
miennes,

*

Tombes blanches éparses
 séparent traces
 de larves où l'autre

*

Mort toute
en avant agenouillés bords d'abîmes
pont vertébral traverse neige poignée
de sel souffle dedans plaie baptise poignard
lacère visage

*

Sang debout
au croisement des dérives je me plante
un os dans le dos et je danse
ce soir
cycle de cadavres demain
le sommeil

*

Gouttes de fièvre
craches cafards grouillent
dans ma cervelle vermines
éjaculées trous dans l'œil trous
partout de jouissance

*

Creux
mauves gorgés
de sang

écumes
bouillonnantes

bouche
béante hurle
l'écorchure

je n'ais plus de visage

*

N'être au monde
giclée d'alphabet
d'une blessure blême
nubile
la sourde présence
lorsque soudain le corps
fébrile se dérobe
à lui-même ne cessant
de devenir
lieu de tout lieu de tout ailleurs
le monde
devant toi la procession
des morts
comme un ressac d'encre
à jamais éteinte
le sacre manqué
de l'étreinte

HORMIS LA GUERRE

Le printemps

nous avait promis un soleil de glaise
éternel une mort
nous aurait alors suffi pour récolter la poussière
des sillages et le blé épars des départs aussitôt
andalousie étrange m'épouse

*

Sel

mêlé à l'odeur mauve
des cadavres jonchés à l'isthme du détroit
par des épées trempées dans le sang confus
des tribus
« Ils » prolongèrent les territoires de tolérance

*

Hormis la guerre

mille chevaux tirent les astres sur les traces
de l'hennissement
entre le rocher et le sillage un peuple
nouveau bâtit la lumière sur le ressac et se disperse
et se dissipe

*

Des émeutes obsidionales destituèrent
l'alliance

sous la lumière intense des incidences
de sens et des cataclysmes des chiffres
et de syntaxe astrale

*

Par le miroir
où brûlent les barques où résonnent
les oraisons de guerre
je hurle avec les boucs dans les palais
de marbre où règnent les prêtres et les eunuques
sacrifiant mon sexe à la démence

*

Barberousse
tenté par la magie de la mort détourne
les vaisseaux vers les mers
soyeuses du Coran
et des Jurgurtha
féroce­ment républicains s'égar­ent sur les chemins
menant à Rome

*

On se suicide
aux appels de prières

on fait
l'éloge de la défaite

ah
des dafnés
poussent sur les talus
des berceaux dans le charnier

*

Et mille orient
qu'on pleure Grenade pendue
aux cornes d'une guitare qui saigne :

ô chair ô marbre
ô princesses aux colliers de lunes ô palmes
que remuent les brises de flûtes ô etc

siba sur vous
encore mille orient